

Lords » par lord Ponsonby. — « Les Juifs au ban du Reich » par M. F. Delhorbe.

Les Marges (10 mai): De M. R. Johannet: « La vie privée des écrivains ». — « Ecce iterum », par M. Fernand Fleuret.

Europe (15 mai): M. Romain Rolland: « Introduction à l'Icare de Lauro de Bosis ». — « Histoire de ma mort », par ce dernier, héros de l'antifascisme. — Un poème de M. Aragon et « La Comédie de Charleroi », par M. Drieu La Rochelle. — De M. Jean-Richard Bloch: « Intérêt général et intérêt de classe ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra: Première représentation de *Jeunesse*, ballet en deux tableaux de MM. André Cœuroy et Serge Lifar, musique de M. P.-O. Ferroud. — Opéra-Comique: Première représentation de *Frasquita*, opéra-comique en trois actes, livret français de MM. Max Eddy et Jean Marietti, musique de M. Franz Lehar. — Concerts Straram: *Transparences*, de Mlle Jeanne Leleu; *Eleonora*, de M. Mirouze; *Orchestique* (d'après *l'Âme et la Danse*, de M. Paul Valéry), de M. L. Fourestier. — Concerts Pasdeloup: *La Chanson des Sables*, de M. H. Tomasi. — Chateaubriand prophète wagnérien.

Il y a entre la musique de M. Ferroud et la chorégraphie de M. Serge Lifar un accord évident. On peut n'aimer point le nouveau ballet que l'Opéra vient de monter, et j'entendais autour de moi des spectateurs qui, comme ils eussent prononcé une formule d'exorcisme, parlaient de *Giselle*. Mais **Jeunesse** aussi nous rappelait des souvenirs: le spectacle qu'on nous offrait eût ravi Serge de Diaghileff. Les décors, les costumes, la danse et la musique même vont sans disparate: ce n'est point un mince mérite, puisque c'est cette convenance et ce rapport qui font style. Et si je n'avais craint de troubler le spectacle, j'aurais fait remarquer à mes voisins qu'on n'en pourrait pas dire autant de *Giselle*; précisément si « dansante » que soit la musique d'Adam, elle est d'une médiocrité que la poésie du livret et la qualité supérieure de la chorégraphie rendent plus affligeante encore. On voudrait regarder sans entendre: est-ce là ce qu'il faut faire quand on est à l'Opéra? M. Ferroud nous donne une partition essentiellement chorégraphique, mais qui ne cesse pour cela, en aucun moment, d'être musicale. Elle a dû bien embarrasser ceux qui aiment à classer toutes choses sous des étiquettes préparées à l'avance: l'auteur, s'il a, comme tout le monde,

subi des influences, les a si bien assimilées que son tempérament est l'un des plus originaux et des plus personnels de notre jeune école. Il y a en lui une sorte d'humour pince-sans-rire (dans *Parc Monceau*, dans *Types*, dans les *Poèmes* de P.-J. Toulet, par exemple) qui, dans *Jeunesse*, lui a naturellement inspiré des pages charmantes. Mais ses dons les meilleurs, il ne leur demande rien qu'il ne soumette au contrôle le plus sévère; et ses hardiesses, soyez sûrs qu'il les a voulues comme elles sont.

L'argument de ce ballet est simple : sur une plage méridionale (le décor du premier tableau oppose l'or du sable à l'azur des flots, le second nous montre la terrasse d'un casino, ouverte sur la nuit étoilée), trois fleuristes préviennent une jeune sportive que le beau jeune homme qu'elle aime assistera le soir à la fête donnée au dancing. La jeune fille se déguise en fleuriste; elle croit reconnaître son amoureux et se méprend : le yachtman avec lequel elle danse n'est point l'élu de son cœur. Il se démasque et elle comprend son erreur. Mais le jeune sportif, de son côté, commet pareille méprise, danse avec une belle étrangère, et lorsqu'il reconnaît son amie, quitte sans façons sa conquête que le yachtman consolera.

C'est simple... Mais il y a là, en vérité, tant de vigueur juvénile, tant de puissance et de variété rythmiques qu'on ne résiste point. Et Mlles Lorcia et Didion, toutes « modernes » et sportives qu'elles soient, n'en sont pas moins charmantes. Leur souplesse, leur grâce et leur aisance sont dignes des plus vifs éloges — comme la science chorégraphique de leurs partenaires, MM. Serge Lifar et Peretti. Les costumes — maillots de bains, pyjamas, robes de plage — et les décors de M. Godebski, ont une couleur délicieusement estivale. L'orchestre, conduit avec grande sûreté par l'excellent chef qu'est M. Szyfer, a rendu dans toute sa finesse la partition.

§

N'ayant point reçu de service pour **Frasquita**, opérette de M. Franz Lehar, je me serais abstenu d'en parler si, précisément, le nouveau spectacle de l'Opéra-Comique n'appelait une remarque. Présentement, et depuis plus d'un an,

le Châtelet, théâtre municipal, joue *Nina-Rosa*, opérette de M. Romberg; la Gaîté-Lyrique, autre théâtre municipal, joue le *Pays du Sourire*, opérette de M. Franz Lehar; Mogador joue *l'Auberge au Cheval Blanc*, opérette de M. Ralph Benatzky. On se demande si la subvention que reçoit l'Opéra-Comique (et qui vient d'être augmentée, ce qui est, en soi, fort légitime) est pour aider les compositeurs viennois à noyer définitivement la musique française sous

L'interminable flot des valse danubiennes...

§

Les Concerts Straram, le même soir que l'Opéra donnait *Jeunesse*, jouaient la *Symphonie* de M. P.-O. Ferroud (qui a retrouvé aux Champs-Élysées le même succès qu'à la salle Pleyel), et, en première audition, deux œuvres nouvelles, l'une de Mlle Jeanne Leleu, l'autre de M. Mirouze. Je n'ai pu entendre la seconde, puisque j'étais à ce moment à l'Opéra pour le ballet de M. Ferroud. On m'assure que cette **Eleonora** de M. Mirouze, inspirée d'Edgar Poe, est un ouvrage plein de promesses. M. Mirouze est jeune et, à l'heure où j'écris, en loge pour le concours d'essai du Prix de Rome. S'il est encore, comme il est naturel, sous l'influence de ses maîtres et de ses aînés, il montre des qualités remarquables et, ce qui est essentiel, de la personnalité. Nous sommes donc certains de le retrouver et d'avoir bientôt occasion de confirmer ces éloges qu'on nous fait de sa musique.

C'est aussi une confirmation que les **Transparences**, de Mlle Jeanne Leleu, nous apportent; en décembre, à propos de ses *Croquis de Théâtre* que venaient de nous révéler les Concerts Colonne, je disais ici même en quelle haute estime il fallait tenir le talent de Mlle Jeanne Leleu. L'ouvrage que M. Walther Straram nous a fait connaître nous donne de nouveaux motifs d'admirer cette jeune musicienne, si douée et si savante aussi, si inventive et si naturellement originale. Jamais titre n'a mieux convenu à un ouvrage que celui de *Transparences* à cette suite symphonique de trois pièces, *l'Arbre plein de chants* (inspiré de M. André Gide), *le Miroir d'eau* (d'après le *Narcisse* de M. Paul Valéry) et *les Etincelles d'Été* (d'après le même poète). Inspiration di-

verse, et diversité des moyens, mais avec une indéniable unité de composition qui crée le lien entre les parties. *L'arbre plein de chants* est évoqué par un thème très court, sans cesse rappelé, mais qui s'épanouit, pour ainsi dire, en rameaux touffus, qui s'enveloppe de fines, de transparentes harmonies, qui se colore sous les irisations des timbres, nuancées comme les ocellations des plumages. Le saxophone, avec une persistante discrétion, élève à travers ce bruissement joyeux une phrase mélancolique. Dans *le Miroir d'eau*, l'insaisissable image fuit sous la transparence cristalline et s'évanouit au moment que Narcisse, penché sur la berge, croit la saisir :

Mes lentes mains, dans l'or adorable, se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent...

Etincelles d'été est un *scherzo* dont la joie, en de courts moments, se teinte de mélancolie. L'art de Mlle Jeanne Leleu est subtil autant que les vers du poète. Parfois on songe à Debussy en l'écoutant, car elle emprunte — et fort légitimement — à l'impressionnisme ses moyens d'évocation les plus suggestifs. Mais, de quelques procédés qu'elle use, elle modèle cette matière avec une grâce, une délicatesse, une originalité qu'on ne saurait trop louer. Ce sont là des qualités féminines; mais Mlle Leleu joint à ces mérites des vertus qui, pour être discrètement affirmées, n'en sont pas moins solides, et je ne sache pas qu'il y ait, en dépit de toute la grâce de ces *Transparences*, musique plus « construite », ni mieux composée.

§

Pour son dernier concert de la saison (trop brève à notre gré), M. Walther Straram a fait appel au concours de Mme Germaine Lubin. Elle a chanté une œuvre nouvelle de M. L. Fourestier.

C'est à M. Paul Valéry que M. Fourestier a demandé, lui aussi, l'inspiration de son **Orchestrique**, et il a pris un fragment de *l'Ame et la Danse*. La prose de M. Paul Valéry est, en elle-même, musicale; elle est nombreuse et rythmée, concise et expressive; elle a toute la vertu suggestive du vers et, cependant, elle garde cette sobre puissance de la prose.

On n'imagine point, à première vue, que la musique puisse y ajouter grand'chose : qu'ajouter à la perfection, qui ne risque de détruire l'équilibre réalisé par l'art? Je crois pourtant deviner la raison de ce choix : il tient à la sincérité du musicien qui, bravant ce danger, *obéit* non point à un engouement capricieux, mais à l'irrésistible appel, à la séduction de cette prose magnifique.

La tâche que s'imposait M. L. Fourestier était donc périlleuse, puisque le texte demeure, sous la mélodie, tout prêt à témoigner contre l'audacieux compositeur.

Polynice et *A saint Valéry* nous avaient déjà révélé les brillantes qualités de ce jeune musicien (qui fut à la Villa Médicis le camarade de Mlle Jeanne Leleu). J'avoue les préférer à *l'Orchestique*. Mais il convient d'ajouter que cette œuvre extrêmement difficile, aussi bien pour la tessiture inhumaine dans laquelle elle est écrite que pour le rythme, ne pouvait trouver une interprète aussi vaillante et aussi sûre que sa dédicataire Mme Germaine Lubin : tout semble simple de ce qu'elle fait; mais on sait quelles richesses il faut posséder pour donner l'apparence de cette simplicité-là. Et l'orchestre et son chef méritent d'aussi vifs éloges que la cantatrice.

C'est au premier violon de cet orchestre, M. Marcel Darrieux, que revint l'honneur d'exécuter en soliste la belle pièce de M. Alfred Bachelet, la *Ballade* que M. Straram avait inscrite à son programme. M. Darrieux est, lui aussi, un artiste de race, et qui possède à un égal degré des qualités trop rarement unies, la virtuosité et le goût, la perfection technique et la culture musicale. Le public lui a marqué en quelle affectueuse estime il le tient.

Enfin, ce concert encore nous a valu une très belle exécution de la *Symphonie classique* de M. Serge Prokofieff et de *Divertissement sur un thème pastoral* de M. Gabriel Pierné, deux ouvrages fort différents, mais qui, chacun en son genre, sont des chefs-d'œuvre dont le succès grandit à chaque exécution.

§

La **Chanson des Sables**, de M. Henri Tomasi, est une mélodie détachée d'un poème symphonique, pour orchestre

et chœurs, *Tam-Tam*, dont M. Julien Maigret a composé le livret, et qui est destiné à la radiodiffusion. Mais nous retrouverons certainement la saison prochaine *Tam-Tam* au concert, et j'aurai l'occasion, alors, de vous entretenir longuement d'une œuvre dont je dois me contenter aujourd'hui de dire que, si elle tient (comme on en peut être sûr) tout ce que promet le fragment entendu aux Concerts Pasdeloup, elle doit être fort remarquable. Cette *Chanson des Sables*, en effet, que Mlle Nadine Waters interpréta en perfection, évoque de manière saisissante l'Afrique mystérieuse. Ce thème de payeurs, bien rythmé, hallucinant et plein de mélancolie, est d'une poésie profonde. L'orchestre qui l'accompagne crée l'atmosphère en quelques touches légères et précises. Vif succès, auquel contribua par son habileté M. Fabien Sevitzy, chef venu d'Amérique, et dont l'autorité est remarquable.

§

Mlle Hélène Daremberg, mon aimable et très érudite collègue de la Société Chateaubriand, me signale ce passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'il est intéressant de placer sous les yeux des musiciens qui, cette année, plus nombreux encore que de coutume en raison des fêtes du cinquantième, vont accomplir le pèlerinage de Bayreuth. Le 2 juin 1833, **Chateaubriand** écrivait ceci aux lieux mêmes où s'élève aujourd'hui le *Festspielhaus* :

Voici Bayreuth, réminiscence d'une autre sorte. Du temps de Voltaire et de Frédéric II, la margrave de Bayreuth était célèbre... J'ai vu défiler tant de fantômes à travers le songe de la vie! Dans ce moment même, ne viens-je pas de contempler les trois larves royales du château de Prague et la fille de Marie-Antoinette à Carlsbad? En 1733, il y a juste un siècle, de quoi s'occupait-on ici? avait-on la moindre idée de ce qui est aujourd'hui? Lorsque Frédéric se mariait en 1733, sous la rude tutelle de son père, avait-il vu dans Matthieu Laensberg M. de Tournon intendant de Bayreuth, et quittant cette intendance pour la *préfecture* de Rome? En 1933, le voyageur passant en Franco-nie demandera à mon ombre si j'aurais pu deviner les faits dont il sera le témoin.

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, Biré, t. VI, pp. 168-169.)

RENÉ DUMESNIL.